**Dr E. PECAUT**

**DES JEUX DANS L'ÉDUCATION**

**Revue pédagogique n° 15 - 15 novembre 1882**

I

Dans un discours prononcé à Reims, il y a quelques mois, à l'occasion des fêtes de l'Union fédérale de gymnastique, M. Jules Ferry montrait tout le prix qu'il convient d'attacher à l'éducation physique des enfants, envisagée comme préparation aux exercices militaires.

« L'Université, disait-il, reconnaît que le problème de l'éducation nationale n'est pas suffisamment résolu, dans un pays comme le nôtre, par la culture intellectuelle et morale. La culture physique doit s'y ajouter. Voilà pourquoi la loi a rendu obligatoire l'enseignement de la gymnastique... Dix ans d'application des lois nouvelles, dix ans d'enseignement obligatoire et d'exercices militaires donneront à la France des générations viriles, raisonnables, saines d'esprit et de corps. C'est à ces générations que j'envoie mon hommage et mon espérance, et je les associe par avance au toast que je porte avec tout mon coeur à la fédération des sociétés de gymnastique de France. »

Ce sont là d'éloquentes et judicieuses paroles ; elles n'ont pasété applaudies des seuls convives du banquet de Reims ; elles ont assurément trouvé un écho dans le coeur de tous ceux que préoccupent les difficiles problèmes de l'éducation nationale.

Parmi ces problèmes, l'un des plus ardus est celui de l'éducation physique,et son importance capitale frappe aujourd'hui tousles yeux. Il emprunte d'ailleurs une gravité particulière aux circonstances actuelles, aux changements qui s'opèrent ou vonts'opérer dans l'ordre de l'enseignement primaire. L'élargissement énorme des programmes, l'adoption de méthodes nouvelles qui contraignent l'élève à fournir une somme de plus en plus grande de travail personnel, l'extension de l'enseignement par le fait même de son caractère obligatoire, voilà des réformes qui donnent fort à penser à ceux qui n'estiment pas que l'éducation d'un enfant soit complète si elle porte uniquement sur les facultés intellectuelles et laisse de côté le développement physique. Un fait est évident : un mouvement irrésistible, qui a sa double origine d'une part dans la nécessité de suivre le progrès constant du savoir humain, et d'autre part dans le sentiment plus vif du droit de chaque citoyen à la culture de l'esprit, nous conduit à imposer aux jeunes générations une dépense croissante de force cérébrale. Dès lors qui ne voit le péril ? L'effort ne pesant que sur un seul organe, l'équilibre de la machine vivante court grand risque de se rompre. Et lorsqu'on vient à songer que c'est là une expérience qui porte, non point sur quelques catégories d'enfants, mais sur tout l'ensemble de notre jeunesse, on ne peut s'empêcher d'en redouter les effets pour la santé nationale, pour l'équilibre même du tempérament français. Faire des générations munies d’une forte culture, bien approvisionnées de savoir positif, rien de mieux, à une condition toutefois : c'est que l'on n'ait pas appauvri leur sang pour enrichir leurs intelligences, que l'on ait au contraire pris soin de mener de front l'une et l'autre culture, et de donner à ces esprits plus développés des corps capables de les soutenir.

L'introduction de la gymnastique dans les programmes est à coup sûr l'une des mesures les mieux faites pour conjurer ce péril. On sait qu'elle est de fraîche date. Il y a treize ans, rien n'avait encore été fait. Ce n'est que le 3 février 1869 qu'un décret commença de combler cette grave lacune en introduisant la gymnastique « dans les lycées et les collèges communaux, ainsi que dans les écoles normales primaires ». Ce fut là le premier pas. Le second se fit attendre onze années encore. C'est seulement en janvier 1880 qu'une loi étendit l'obligation « à tous les établissements d'instruction publique de *garçons* ».

Quant aux écoles de filles, la loi est muette sur leur compte, en sorte que toute une moitié de la population scolaire reste encore en dehors de la réforme. C'est là, nous ne craignons pas de le dire, une limitation des plus fâcheuses, et qu'il importe de voir disparaître sans retard. Certes il n'est point malaisé de devinerquelles objections ont arrêté le législateur, et quelles difficultés soulèvel'application de l'enseignement gymnastique à l'autre sexe. Il pourrait n'être point sans quelque péril de soumettre à des exercices violents de petites filles dont les plus âgées sont près d'entrer dans une phase critique de leur développement. Mais après tout c'est une affaire de mesure exacte et de ménagements ; tout est dans le choix judicieux des exercices, et dans l'élaboration d'un règlement ou d'un manuel spécial soigneusement calculé et bien approprié à sa destination. En somme, il n'est aucune de ces difficultés qui ne nous paraisse de nature à pouvoir être aisément surmontée, si l'on apporte à l'innovation un redoublement de prudence et des garanties suffisantes.

Faut-il dire ici toute notre pensée ? C'est la moitié féminine de notre jeunesse qui a le plus à gagner à l'introduction de la gymnastique dans l'école, et, si le devoir de l'Etat concernant la santé des enfants est indiscutable, il est plus impérieux encore en ce qui concerne les filles. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des effets hygiéniques de la réforme, et non point de son incontestable importance comme préparation aux exercices militaires. Nous ne parlons pas davantage des écoles de pleine campagne ou de hameaux, où la population des deux sexes laisse généralement peu à désirer en fait de vigueur physique : là l'enfant est rarement malingre ; il est souvent pauvre, à coup sûr, mais la pauvreté aux champs n'est point si misérable qu'à la ville, et, si la nourriture est grossière, la nature fournit du moins en abondance un aliment de première qualité, l’air,l'oxygène ; l'enfant, depuis sa naissance, s'en abreuve à toute heure et puise dans cet air salubre une richesse de vitalité qui compense toutes les autres insuffisances. Il est d'ailleurs évident que le travail des champs est une gymnastique naturelle qui rend celle de l'école quelque peu superflue. Les écoles que nous avons surtout en vue sont celles des grandes villes, peuplées d'enfants qui, pauvres pour la plupart, sont nés et ont grandi en des logis malsains, au fond des étroites et sombres rues des faubourgs, qui n'ont reçu qu'une nourriture insuffisante et n'ont point, pour compenser l'effet de ces privations, le bénéfice de l'air pur et de l'exercice en pleins champs. Eh bien, il suffit de visiter quelques-unes de ces écoles pour s'assurer que les élèves filles, plus encore que leurs camarades de l'autre sexe, ont besoin d'être soumises assidûment à un traitement hygiénique. Le garçon en effet, si pauvre qu'il soit, trouve toujours moyen d'échapper quelque peu à l'influence d'un mauvais logement et d'une vie malsaine ; il sort, court les rues, bat le pavé, vit beaucoup en plein air. La petite fille, au contraire, est sédentaire, reste au logis, n'échappe à aucune privation. Il en résulte promptement pour elle une débilité plus grande, qui ne se pourrait réparer que par des soins plus énergiques et plus assidus. Quel est le médecin des quartiers ouvriers des villes qui n'ait été douloureusement frappé de cette faiblesse musculaire, de cette fragilité nerveuse, de cette pauvreté de sang qui caractérisent les jeunes filles des classes inférieures, et font d'elles plus tard les victimes des grandes névroses, ou tout au moins des femmes rarement capables de soutenir impunément les fatigues de la maternité ? Il y a là un véritable danger qui menace la santé physique, et par elle l'équilibre mental de la race dans les grandes villes. Ce sont les muscles et le sang qui s'appauvrissent en laissant la prédominance à l'organisme nerveux. Nous n'oublions certes pas que l'on pourrait invoquer ici des causes de plus d'un genre, économiques et sociales ; mais nous tenons qu'une part considérable revient à l'influence de la femme, débilitée dès l'enfance, et jusqu'ici trop négligée dans son développement physique. Ce grave péril, nous en convenons, ne sera jamais complètement conjuré, parce que le séjour des villes restera toujours plus dispendieux et conséquemment plus fécond en privations de toute nature et plus malsain que celui des campagnes. Mais du moins il peut être considérablement diminué par l'introduction, dans l'éducation des filles du peuple, de mesures hygiéniques convenables ; et nous appelons de tous nos voeux le moment où la loi fera disparaitre une inégalité dangereuse et mettra à assurer la santé des jeunes filles la même sollicitude qu'elle déploie à l’égard des garçons.

II

Introduire la gymnastique dans l'école, dans *toutes* les écoles, développer cet enseignement, prendre les mesures nécessaires pour qu'il sorte du domaine théorique et devienne partout effectif, voilà assurément une oeuvre excellente. Et pourtant nous ne pouvons nous défendre d'être quelque peu sceptique, en songeant combien de telles mesures, si sagement combinées qu'elles puissent être, risquent en somme de rester chose administrative, combien elles sont impuissantes à dépasser la surface, à atteindre l'âme même des jeunes générations et, par là, à modifier le tempérament de la nation. Que l'on compte sur la gymnastique pour dresser dans l'enfant le futur soldat et préparer ainsi la réduction du temps de service militaire, voilà qui nous parait fort raisonnable et qui suffirait déjà à justifier tous les efforts accumulés dans ce sens depuis deux ans. Mais de là à compter sans réserve sur les effets « régénérateurs » de la loi, il y a loin, et nous nous prenons à douter qu'il suffise d'un bonprogramme de gymnastique, même religieusement mis en pratique, pourinfuser au pays un esprit nouveau et transformer les habitudes nationales.

Que l'on ne se méprenne pas : en inscrivant la gymnastique dans nos programmes, nous n'avons fait qu'imposer au maître et à l'élève *une leçon de plus*. L'exercice physique leur apparaît comme l'un des articles obligatoires du règlement, auquel un bon maître, un bon elève doivent satisfaire consciencieusement.

Ils y consacreront sans murmurer une part notable du temps de récréation et s'y appliqueront avec d'autant plus de zèle qu'un appareil administratif bien combiné (conférences, séances publiques, examens, réunions au chef-lieu de canton ou de département, etc..) les tiendra sans cesse en haleine. On aura, en apparence, tout gagné en fait d'hygiène pédagogique ; on aura réussi à faire l'éducation des corps parallèlement à celle des âmes**.**

Et après ? Est-on sûr d'avoir fait là oeuvre vivante ? L'hygiène, la vraie, celle qui ne se renferme point dans les limites étroites de la période scolaire, celle qui ne tient compte d'un résultat qu'autant qu'il est définitif et dure la vie entière, cette hygiène-là se tiendra-t-elle pour satisfaite ? Aura-t-on fondé chez l'enfant une habitude assez forte pour survivre à l'école ?

Lui aura-t-on, pour tout dire, inspiré le goût, l'amour de l'activité physique, en sorte que plus tard il ne sache plus s'en passer ? Car, on en conviendra, c'est bien là le but à atteindre, le point à gagner, en deçà duquel l'oeuvre reste chose morte, stérile propre à faire bonne figure dans les règlements et les programmes, voire dans les expositions nationales ou internationales, mais eu réalité impuissante à réformer sérieusement le tempérament du pays.

A-t-on quelquefois réfléchi à un singulier phénomène ? C'est que le Français joue de moins en moins. Nous ne parlons pas des enfants seulement, mais de notre population de tout âge et de toute condition. Combien l'on jouait autrefois, il y a unecentaine d'années à peine, chacun le sait. Pour ne parler que d'un jeu, celui de la *paume*, jeu admirable, fait pour solliciter à la fois toutes les puissances actives, pour développer l'agilité, la souplesse, la précision, le sang-froid qui calcule au fort de la lutte, l'audace qui déconcerte l'adversaire, la patience qui le lasse, la paume était naguère encore un des jeux les plus vraiment français. Il n'était guère de ville, petite ou grande, qui ne possédât son « jeu de paume », où venaient tous les dimanches, et souvent pendant la semaine, s'exercer et lutter ensemble les habitants de toutes les classes, bourgeois ou artisans. Qui le connait aujourd'hui, cet ancien divertissement national ? Il s'est retiré de nos moeurs, et pour le retrouver il faudrait l'aller chercher dans quelque recoin de la province encore protégé par la distance contre l'envahissement des moeurs nouvelles. Et ce qui est vrai du jeu de paume l'est de tous les autres. A l'exception de quelques personnes appartenant au monde fashionable et que la mode a portées à adopter certains jeux anglais, criquet, croquet, lawn-tennis, etc., à part ces exceptions trop rares pour être de quelque exemple, le jeune homme et l'homme jeune ne jouent plus. Riches, ils vont au café ou au club ; pauvres, ils vont au cabaret, au café borgne, au café chantant. Le temps qu'iIs donnaient naguère à l'activité spontanée, et fortifiante, ils le passent ou le « tuent » aujourdhui dans une inaction funeste, à fumer, à boire, ou à « manier le carton ».

La décadence des jeux ! Au premier abord la chose peut sembler de mince importance. On joue moins : eh bien, c'est qu'on est plus sérieux, c'est que la vie est devenue grave, c'est que l'on a gagné en fait d'esprit pratique et positif, c'est sans doute que l'on est moins « enfant » qu'autrefois. A la bonne heure ! Mais n'est-ce point une perte grave pour un hommeou pour un peuple de ne savoir plus jamais être enfant, de désapprendre le plaisir simple et sain, l'expansion spontanée de la vie physique, l'effort joyeux et libre ?

Aussi bien y aurait-il de la naïveté à voir dans cette diminution de l'activité corporelle l'effet d'un progrès de l'esprit, l'indice d'un sentiment plus profond de la gravité de la vie, le dédain pour tout ce qui n'est pas occupation ou préoccupation positive. La gaîté n'est point la frivolité, et l'on peut se corriger de la seconde sans avoir pour cela besoin de renoncer à la première. Nos voisins de Suisse, qui passent pour gens pratiques et peu dédaigneux de leurs intérêts, ont su garder intactes leurs excellentes traditions de jeux nationaux. Et chez nos autres voisins d'au-delà du Rhin, on sait jouer, et l'on joue, hélas ! plus que chez nous ; cela n'a pas, que nous sachions, empêché les Allemands d'être un peuple pratique à nos dépens, et de s'entendre à merveille à tirer leçon et profit des événements. Au fond les causes de cette perturbation dans nos moeurs publiques sont d'ordre infiniment moins noble. Quelles sont-elles au juste ? La recherche en serait curieuse, et digne, par sa difficulté même, de tenter un observateur plus habitué que nous ne le sommes à scruter ces désordres singuliers de la vie d'une nation. Elles doivent être de genres bien divers, quelques-unes toutes matérielles, la plupart morales et profondes.

Pour n'en signaler qu'une parmi les premières, il nous parait incontestable que l'usage de plus en plus répandu du café et du tabac est pour quelque chose dans le phénomène qui nous occupe. De l'importation de ces deux substances est née l'institution (car c'en est une) des « cafés ». Or qu'est-ce que le « café » ? C'est le cabaret fashionable, parfaitement inconnu autrefois, c'est l'auberge des gens « comme il faut ». Ceux qui le fréquentent aujourd'hui auraient été, il y a un siècle seulement, forcément rejetés dans la distraction active, dans les réunions de jeux et de divertissements. Car enfin il faut bien quitter pendant quelques heures le logis, voir ses semblables, se détendre l'esprit de quelque manière. Où aller aujourd'hui, sinon au café, où l'on est sûr de retrouver les amis et connaissances, et de passer quelques instants ou quelques heures tranquilles, à causer, à fumer ou à parcourir les journaux ?

Quant aux causes morales, elles sont sans doute complexes et obscures, et ce n'est pas à nous qu'il appartient de les analyser. Pourtant deux observations nous frappent.

Voici la première. Les moeurs modernes, nées de nos changements politiques et sociaux, ont abouti à séparer de plus en plus le peuple de la bourgeoisie. Le bourgeois vit avec ses égaux, ne sort point de son monde, ne se mêle plus ni à l'artisan ni à l'ouvrier. Qu'en résulte-t-il ? Privée de ce contact vivifiant, la classe bourgeoise a perdu le sens de l'activité physique, s'est de plus en plus repliée dans la vie sédentaire, dans les délassements tout intellectuels, dans l'oisiveté. A son exemple et à sa suite, le peuple, lui-même, par mode, par désir de copier les moeurs des classes supérieures, a déserté à son tour les déassements physiques, s'est créé ses cafés, ses spectacles, a fait, en un mot, de ses loisirs un emploi de même ordre. C'est dans les petites villes qu'il faut étudier le phénomène pour s'en rendre bien compte. Là, point de spectacles ni de courses ; point ou fort peu de vie mondaine ; rien de cet appareil brillant qui, dans les grandes villes, sert à orner le désoeuvrement des classes riches. Le bourgeois passe ses soirées et l'après-midi du dimanche « au cercle », c'est-à-dire dans un café tranquille, où il retrouve sa société, et où il peut lire quelques journaux, peu nombreux en général, et jouer un jeu modéré. Quant à l'homme du peuple, il a aussi son cercle : l'unique différence est que l'on y boit plus de bière et de vin que de café, et que l'on n'y reçoit ni journal ni revue. La politique d'estaminet, les cartes, le billard, l'absinthe et le tabac, voilà aujourd'hui, pour une grande moitié de notre population, l'unique façon d'employer les heures de loisir, voilà ce qui a lentement pris la place de la saine activité des jeux, locaux ou nationaux.

Quant à la seconde observation, nous ne la formulons pas sans quelque réserve et nous ne la donnons qu'à titre de suggestion. Ne pourrait-il se faire que le tempérament national eût perdu quelque chose de son énergie, qu'un peu de mollesse eût détendu ses nerfs, qu'enfin, pour dire toute notre pensée, on eût en France, plus qu'autrefois, peur de l'effort physique, horreur de la peine ? Plainte grave, et qui porterait loin, nous ne nous le dissimulons pas. Et pourtant est-elle bien sans fondement ? Il nous semble que c'est là un phénomène intérieur que trahissent bien des symptômes et qui, s'il venait à s'accentuer, ne serait point des plus rassurants pour l'avenir de notre démocratie. Voyez par exemple le discrédit croissant qui entoure toute profession manuelle. Tandis qu'en d'autres pays, de régime également démocratique, l'instruction peut se répandre sans déclasser au même degré les citoyens, sans retirer les plus humbles de leurs fonctions naturelles, il semble que chez nous elle leur inspire le dégoût pour le travail des mains, pour la vie d'artisan, d'ouvrier, d'agriculteur, et qu'elle propage partout l'amour des places, c'est-à-dire de fonctions toujours dépendantes, au fond moins nobles, mais faciles, sédentaires, coûtant peu d'effort, ne réclamant aucune initiative. Tenons pour certain que cet instinct de paresse, d'inertie, cet amour de la vie oisive et facile, qui sont au fond de ce déclassement si inquiétant, sont aussi responsables de la décadence des jeux et des divertissements violents. Les deux faits se tiennent de près, et révèlent le même trouble secret survenu dans la vie nationale.

Et cet amollissement lui-même, demandera-t-on, de quelle cause peut-il provenir ? Nous laissons à de plus pénétrants le soin de le rechercher. Peut-être les convulsions sociales et politiques qui depuis cent ans ont secoué, meurtri notre pays, n'ont-elles pas été sans briser un peu son énergie, sans dérouter son activité. La grande épopée guerrière du premier empire, en dirigeant toute la puissance nationale vers les armes, a peut-être aussi contribué à discréditer les professions manuelles, et à implanter chez nous ce fonctionnarisme qui est comme la rançon de l'esprit militaire. Peut-être d'autre part notre pays, comparé à d'autres, offre-t-il moins d'issues à l'activité physique. L'Angleterre avec ses immenses colonies, l'Amérique avec ses prodigieuses ressources industrielles et agricoles, ont pu conserver mieux que nous l'amour du travail manuel, qui est, à dire le vrai, la seule sauvegarde d'une démocratie.

III

Quoi qu'i1 en soit des causes secrètes, le mal existe, trop évident à tous les yeux. Est-il des remèdes ? Et s'il en est, nous mettons-nous en mesure de les appliquer ?

À un état aussi complexe, altérant aussi profondément les sources de la vie nationale, les remèdes véritables, efficaces, ne sont point aisés à trouver. Toute tentative venue du dehors sera vaine et de peu d'effet. Personne, par exemple, n'est plus pénétré que nous de tout le bien que peut faire une société telle que notre Club Alpin. Révéler aux citadins ou aux habitants des plaines les splendeurs de la montagne, les nobles et fortifiantes jouissances de ce que les Anglais nomment le pedestrianism, faciliter aux gens de petite fortune les voyages et les excursions, voilà une oeuvre excellente et vraiment patriotique. Mais quoi ? Elle est forcément limitée à une catégorie très restreinte de citoyens, à ceux qui ont des vacances et qu'une culture supérieure initie au sentiment de la nature ; ce n'est évidemment pas d'elle qu'il faut attendre notre régénération. Autant en pouvons-nous dire, et avec plus de raison, des sports d'origine anglaise, courses de tout ordre, canotage, régates, etc. Tout cela est certainement très digne d'éloge, mais reste affaire de mode, n'atteint que la surface, ne produit pas de résultats appréciables.

C'est plus profond qu'il faut viser ; c'est l’enfant qu'il faut atteindre. Or, nous ne craignons point de le dire, il ne nous semble pas qu'en matière d'instruction primaire, surtout, l'on prenne pour cela le vrai chemin.

Nul n'ignore où en est le mal dans l'enseignement secondaire.

Pénétrez dans les cours d'un de nos grands lycées : s'il vous a été donné auparavant de visiter quelque établissement anglais du même ordre, la comparaison vous serrera le coeur. Chez nous point de jeux, nous dirions presque point d'enfants : de petits hommes, d'un sérieux qui fait peine à voir, se promenant gravement par petits groupes, communiant la dernière séance du la Chambre, à moins que ce ne soit la dernière opérette. D'enjouement, de gaité active, d'épanouissement heureux, libre, enfantin, n'en cherchez pas ; notre collégien se respecte trop pour jouer. Le petit Anglais de même âge, met son honneur à se bien battre, à conquerir des muscles solides, à surpasser à la rame ses camarades du collège rival, à se mettre en état, une fois homme, de rosser au besoin un portefaix mal appris. Le petit Français reste chétif, n'a de force que par les nerfs, est vieux sans avoir été jeune ne vit que par l'intelligence ou par l'imagination.

Eh bien, que l'on y prenne garde. Au train dont vont les choses il se pourrait bien faire qu'avant longtemps nos internats primaires et peut-être les grands externats offrissent à leur tour ce spectacle attristant. A force de surcharger les programmes en bien, à force de disputer à la distraction les moindres minutes et d'utiliser pour une fin pédagogique jusqu'aux délassements, on risque de tuer dans l'écolier toute la spontanéité de son âge, de glacer son activité pour le jeu, de faire de lui une sorte de collégien primaire, sérieux, refroidi, pédant, vieux dès l'enfance. C'est un cri d'alarme que nous jetons, et nous voudrions qu'il fùt entendu de tous ceux qui ont charge de haute direction pédagogique. Oui, nous le répétons, il y a là un danger, et un danger réel. Vous avez renoncé aux vieilles routines, à l'éducation mécanique : c'est au mieux. Mais que l'excellent esprit de vos réformes ne vous entraîne pas au delà des bornes. Ces routines antiques avaient du moins un avantage, elles ne fortifiaient guère l'esprit, elles ne pesaient point sur lui jusqu'à l'écraser, leurs défauts mêmes, qui les rendaient impuissantes pour le bien, les faisaient aussi impuissantes pour le mal. Leur action se limitait d'ailleurs aux heures de classe, et laissait le reste du temps à la pleine liberté de l'enfant. Vous, au contraire, vous tendez malgré vous à empiéter sur cette liberté, sous prétexte de la faire servir à vos fins. La récréation est déjà envahie par la leçon de gymnastique : c'est un mal nécessaire, auquel il faut se résigner. Mais voici que l'enseignement professionnel menace de la restreindre encore, dans les écoles normales aujourd'hui, demain dans les écoles primaires*.*

Qu'en restera-t-il ? Où l'enfant et le jeune homme trouveront-ils temps et place pour se livrer à leur activité spontanée, pour s'amuser, pour jouer ? Les promenades, si utiles, si précieuses quand elles ne sont qu'un moyen de détendre l’écolier en plein air, de le retremper dans la nature, voici que l’on en fait des « excursions » : on les utilise pour l'étude de la géologie, de l'histoire naturelle ; on y introduit de force les leçons qui ne tenaient point dans le cadre des heures de classe.

Encore quelques pas dans cette voie, et l'on aura atteint ce résultat funeste : que toutes nos heures, toutes les minutes de la vie scolaire, même celles des soi-disant récréations, seront envahies par l'étude ouverte oudéguisée, tournées vers l'instruction, bourrées, jusqu'à éclater, de leçons de tout genre ; on aura réussi alors à tuer l'enfant dans l'écolier ; on aura préparé à la patrie des citoyens instruits, bien élevés, pleins d'excellentes notions positives, mais à qui manquera ce bien suprême, ce feu divin : la jeunesse du corps, et avec elle la jeunesse de l'esprit et du coeur.

Il nous est revenu que l'éminent directeur de l'enseignement primaire, visitant, il y a quelque temps, des écoles du pays basque, fut frappé de voir, dans le moindre village, une place publique de forme rectangulaire, soigneusement passée au rouleau et terminée par un mur lisse de quelques mètres de haut. Il en demanda la destination. C'est, lui fut-il répondu, la place du jeu de pelote(sorte de jeu de paume où les joueurs sont armés de longues raquettes). C'est là que tous les dimanches les jeunes gars de l'endroit viennent prouver leur adresse ; c'est là que de temps à autre ont lieu de solennelles parties entre joueurs de communes rivales, parfois même entre Français et Espagnols. L'honorable directeur put s'assurer que ce jeu local n'est pas seulement en honneur sur la place publique, et que, dès l'école, les jeunes Basques s'y exercent avec ardeur, conquérant ainsi cette souplesse, cette agilité qui les ont rendus célèbres. Peut-être lui vint-il alors quelque regret à l'idée qu'il faut aller jusqu'aux Pyrénées pour retrouver ces salutaires habitudes, cette ardeur au jeu qui manquent dans presque toutes nos écoles. Il dut se dire qu'il y avait là un précieux élément de vie et d'éducation, qui est en train de disparaitre partout ailleurs, et qui emporte, en disparaissant, une part de notre patrimoine moral, un peu de notre gaité, un peu de notre énergie. Il dut penser ce que nous pensons nous-même et ce que nous dirons en terminant : c'est que l'excès de pédagogie a ses écueils, desquels nous ne nous gardons peut-être point assez, et que l'oeuvre de l'éducation nationale ne consiste pas seulement à faire des esprits cultivés et des muscles robustes, mais encore des hommes épris d'action et des âmes ouvertes à la joie de vivre.

Dr. E. PÉCAUT